CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

N° 247.

SUR LES

PHÉNOMÈNES PHYSIOLOGIQUES ET PATHOLOGIQUES

DE LA FEMME

A LA PREMIÈRE ÉPOQUE DE LA MENSTRUATION;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 29 août 1829, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR PAUL BARBARIN-DURIVAUD, de Cognac,

Département de la Haute-Vienne;

Bachelier ès-lettres et Bachelier ès-sciences.

Propter solum uterum mulier est, id quod est.

VAN-HELMONT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1829.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	GRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX, *Examinateur.*
Pathologie médicale	FIZEAU, *Examinateur.* FOUQUIER, *Suppléant.*
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER, *Président.* DUBOIS. DUPUYTREN, *Examinateur.*
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert.
Baudelocque, *Examinateur.*	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe, *Suppléant.*
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules), *Examinateur.*	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MÈRE

ET

A MES FRÈRES.

Témoignage de la plus tendre amitié et de la plus vive reconnaissance.

P. BARBARIN-DURIVAUD.

A MA MÈRE

ET

A MES FRÈRES.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

LES PHÉNOMÈNES PHYSIOLOGIQUES ET PATHOLOGIQUES

DE LA FEMME

A LA PREMIÈRE ÉPOQUE DE LA MENSTRUATION.

Naître, croître, se reproduire, c'est la loi commune de tous les être organisés. Dès l'instant de la naissance jusqu'à la mort, il s'opère en nous des changemens qui sont pour ainsi dire inhérens à notre propre existence. Ces changemens sont partagés par l'un et l'autre sexe. Dans les premières années de la vie, l'homme et la femme diffèrent très-peu l'un de l'autre ; ils ont à peu près même voix, même allure, même contour dans les formes et même blancheur de la peau ; mais outre la différence qui existe dans les organes de la génération, que de nuances qui ne sauraient échapper au naturaliste habile ! « Qu'on les compare, dit *Rousseau :* le petit garçon paraîtra sourd, étourdi, bête même en comparaison de la petite fille. » L'un a plus d'impétuosité, plus de rudesse dans toutes ses actions ; l'autre plus de gentillesse, de finesse et d'adresse ; un peu d'espiéglerie jointe à une aimable candeur fait déjà prévoir l'esprit qui est propre à son

sexe. Mais à mesure qu'ils grandissent, les formes qui sont propres à l'un et à l'autre se dessinent. L'homme a-t-il atteint l'âge de la puberté, sa peau perd de sa blancheur, son tissu cellulaire se condense, ses muscles, plus forts et plus volumineux, font relief à l'extérieur; son menton se couvre de barbe, son corps est plus élancé et son bassin reste plus étroit que celui de la femme.

Mais d'autres phénomènes plus remarquables s'opèrent chez celle-ci avant l'âge de la puberté; elle ressemble alors à une tendre fleur à l'aurore de son printemps qui n'attend plus que le léger souffle du zéphyr pour découvrir les trésors de son sein. Ce moment s'approche-t-il, ses mamelles, noble ornement de la beauté, s'élèvent en forme hémisphérique; sa poitrine devient plus large pour les soutenir. La nature bienveillante semble se complaire à embellir ses formes pour l'accomplissement du but qu'elle lui destine, celui de plaire; aussi cette époque est-elle le triomphe de la femme: cet instant donne à la beauté quelque chose de plus tendre et des traits plus piquans. « Tout ce que les grâces ont de plus naïf (a dit *Roussel*), de plus piquant; tout ce que la jeunesse a de fraîcheur, brille dans sa personne, de là résulte une surabondance de vie qui cherche à se réprendre et à se communiquer; elle en est avertie par le besoin, par de tendres inquiétudes et par des élans qui ne sont que la voix tyrannique de la douce volupté. Pour intéresser la nature entière à sa situation, elle semble appeler tous les plaisirs à son secours; alors tous s'empressent, tous volent au-devant de la beauté pour la servir et pour briguer le bonheur de recevoir des chaînes. » (Syst. phys. et moral de la femme.) L'utérus, qui avant cette époque était réduit à un très-petit volume et s'élevait jusqu'au niveau du pubis à cause du peu de développement de la cavité pelvienne, est devenu plus volumineux à cause du centre de fluxion dont il est l'objet; jusqu'alors il avait été sans action, et son utilité nulle; mais à peine a-t-elle atteint l'âge de quatorze ou quinze ans, qu'il sort de l'espèce d'engourdissement où jusqu'alors il était plongé, pour prendre l'empire le plus absolu sur elle. Son bassin, qui jusqu'à cette époque était

semblable à celui de l'homme, est devenu plus grand pour contenir un utérus plus volumineux. Que de désirs elle éprouve alors; elle en ignore l'objet. C'est alors qu'elle éprouve le besoin de partager ses peines et ses plaisirs. Son âme demande à épancher ses sentimens, mais la pudeur le lui refuse. Elle aime à se faire des images et à rêver dans la solitude, ce que l'abbé Delille a si bien peint dans ces vers :

« Sauvage et se cachant à la foule indiscrète,
« Le demi-jour suffit à sa sombre retraite;
« De loin avec plaisir elle écoute les vents,
« Le murmure des mers, la chute des torrens.
« C'est un bois qui lui plaît, c'est un désert qu'elle aime :
« Son cœur plus recueilli jouit mieux de lui-même.
« La nature un peu triste est plus douce à son œil;
« Elle semble en secret se complaire à son deuil.
.....
« Plaintive, sur sa main laissant tomber sa tête,
« Un tendre souvenir est sa plus douce fête. »

Mais d'autres phénomènes plus tristes encore viennent changer tout à coup sa manière d'être. A cette gaîté, à cette naïve amabilité qui la caractérisent, succèdent la tristesse, l'inquiétude; elle ne recherche plus la société, dont elle aimait naguère à contribuer aux charmes; des soupirs involontaires la surprennent et se font entendre. Elle aime pour ainsi dire à verser des larmes; les amusemens qui faisaient autrefois ses délices ne sauraient plus la distraire; la nuit n'est pas non plus sans douleur et sans agitation; l'amour qu'elle avait pour les objets du premier âge disparaît pour se concentrer sur l'objet auquel la nature la destine; la vue d'un homme n'est plus indifférente pour elle; il fixe maintenant son attention, et éveille en elle des sentimens que jusqu'à présent elle n'avait pas éprouvés; ses yeux sont fixes et pétillans, une rougeur pleine de charmes fait connaître l'embarras où la met la nature; tous les hommes sont alors pour elle beaux et pleins d'attraits. La femme dans ce cas trouvera de grands secours dans l'hygiène; elle ira à la campagne prendre un

léger exercice, pour se distraire et pour diminuer la trop grande activité de l'utérus; un régime végétal exempt de tout excitant fera sa nourriture habituelle. Son lit sera dur et composé de matelas; elle devra éviter tout ce qui pourrait empêcher l'apparition des règles, tels que la colère, la frayeur, les bains froids, etc. La mère devra avertir sa fille de ce qui va s'opérer en elle; car on cite que ce phénomène inattendu a causé des frayeurs qui ont produit les plus fâcheux résultats.

Enfin surviennent les autres symptômes qui précèdent immédiatement l'apparition des règles. La femme éprouve alors des vertiges, des céphalalgies, des pandiculations, des cardialgies, des engourdissemens et des douleurs dans les membres; ses yeux se cernent et deviennent douloureux, des rêves, des portraits séduisans viennent se mêler au sommeil, qui n'est pas sans agitation. L'activité de l'utérus devient de plus en plus grande, une plus grande quantité de sang s'y porte pour fournir encore à son développement et au sang des règles; un prurit incommode se fait sentir dans les parties génitales, ainsi que des douleurs dans les reins et dans les lombes; toutes les sécrétions et les excrétions semblent augmentées; un fluide muqueux paraît, et les règles s'établissent peu à peu. Elles sont d'abord peu régulières et peu considérables; mais elles ne tardent pas long-temps à se régulariser et à devenir plus abondantes.

Les climats, le genre de vie, la constitution, l'éducation influent sur leur abondance, et les rendent plus ou moins précoces. Dans les pays méridionaux, les femmes sont plus tôt nubiles que dans les régions du nord. Aux Maldives, elles sont mariées dès qu'elles atteignent la huitième année : on croirait commettre un crime si on les laissait dans le célibat quand elles sont réglées. Mahomet épousa Cadisja à cinq ans, et l'admit dans sa couche à huit. En Italie, les femmes sont ordinairement réglées à douze ans; en Angleterre et en France, elles le sont de douze à quinze. Une nourriture succulente, des liqueurs spiritueuses, des lectures érotiques, des jouissances prématurées, l'habitation dans les grandes villes, la fréquentation des spectacles,

et tout ce qui peut exciter l'imagination, les rendent plus précoces. Les femmes d'un tempérament nerveux et mélancolique sont plus tôt réglées que celles d'un tempérament faible et lymphatique; celle-là plus tôt que la robuste villageoise, habituée aux travaux manuels, et dont la sensibilité n'a pas été aiguisée par cette suite d'impressions vives qui assiégent l'habitante des cités.

On s'est demandé si l'écoulement des règles était une maladie. *Roussel* pense que la menstruation, loin d'être une institution naturelle, est au contraire un besoin factice, que notre manière de vivre en société nous a fait contracter. Malgré l'autorité de ce savant, je ne saurais me ranger de son opinion; car pourquoi certaines femelles d'animaux, dont les mœurs et la manière de vivre sont bien différentes des nôtres, sont-elles réglées? Pourquoi les femmes de toutes les races d'hommes, malgré la diversité de leurs mœurs et de leur manière de vivre, le sont-elles aussi? Je ne saurais non plus penser comme le docteur *Aubert*, qui attribue la cause de ce phénomène à ce que les jeunes filles ne satisfont pas leurs premiers désirs érotiques; dans ce cas, pourquoi les femelles de certains animaux seraient-elles réglées? ne se livrent-elles pas aux plaisirs de l'amour aussitôt et aussi souvent que la nature les y porte. D'ailleurs, il est prouvé que les femmes qui se livrent prématurément à ces plaisirs sont celles qui sont le plus tôt réglées. *Aristote* attribuait ce phénomène à l'influence lunaire; mais si la lune avait quelque influence sur ce phénomène, pourquoi toutes les femmes ne le seraient-elles pas en même temps, tandis qu'il y en a qui le sont deux fois par mois, d'autres au commencement, et d'autres à la fin de chaque mois. Un grand nombre cependant anticipent de deux ou trois jours sur le terme de chaque mois solaire, ce qui revient à peu près au mois lunaire. Toutes les femmes des différentes races et des différentes contrées y sont assujetties; on avait avancé que quelques femmes indigènes du Brésil en étaient exemptes; mais le contraire a été prouvé. On a dit aussi que quelques poissons et un grand nombre de quadrupèdes avaient leurs règles chaque mois; mais n'aurait-on pas pris pour des règles ces mucosités sanguino-

lentes qui ont lieu par le vagin dans le temps de leurs amours ; mais il est certain, d'après quelques voyageurs, que chez certains singes, les femelles sont réglées. On assure aussi que quelques chauves-souris le sont aussi. Il s'agit maintenant de savoir de quel nature est le sang des règles. *Aristote* et *Hippocrate* pensent qu'il ressemble à celui d'un animal récemment tué, et qu'il se coagule promptement. Les uns l'ont regardé comme vénéneux, et son odeur délétère ; d'autres enfin, seulement comme un peu plus visqueux, à cause des mucosités dont il est mêlé. Le docteur *Lavagua* a reconnu, par des expériences qui lui sont propres, que ce sang ne contient pas de fibrine ; ce qui semble le confirmer, c'est que si l'on incise, chez une jeune fille imperforée, la membrane qui retient le sang dans l'utérus, on le trouve poisseux et noirâtre, mais nullement coagulé. M. le professeur *Desormeaux* pense que si cela arrive chez quelques femmes, ce n'est pas chez toutes ; ce professeur a vu des femmes très-bien portantes et parfaitement réglées qui rendaient des caillots toutes les fois qu'elles prenaient pendant quelque temps une position horizontale, de manière que le sang pût s'accumuler dans le vagin.

D'où vient le sang des règles? et comment ce phénomène a-t-il lieu? Voilà les questions que nous allons tâcher de résoudre.

On admet généralement une fluxion sanguine vers la matrice et les autres parties de la génération ; il en résulte une véritable exhalation et non la rupture des vaisseaux, comme le pensent quelques auteurs ; car si l'on dissèque l'utérus d'une femme morte pendant la menstruation, on trouve sa surface interne épaissie, injectée et parsemée de grumeaux de sang ; si ensuite on la comprime avec les doigts, on en fait sortir une infinité de petites gouttelettes de sang, et l'œil le mieux exercé ne saurait distinguer la plus petite solution de continuité. Cette exhalation a-t-elle lieu seulement par la membrane interne de l'utérus? On ne pourra contester qu'elle n'ait aussi lieu par la surface interne du vagin, si on se rappelle que quelques femmes ont été encore réglées pendant leur grossesse.

La durée de ce phénomène, chez une femme bien portante, est à

peu près invariable ; mais il n'en est pas ainsi pour chaque individu. Le terme moyen, d'après M. le professeur *Desormeaux*, est de trois à huit onces. Les climats, la constitution, la manière de vivre, influent sur la durée et la quantité de cet écoulement. *Linnée* assure que les Lapones perdent très-peu de sang, et cela pendant l'été seulement. Plus l'on s'approche des régions du nord, et moins les règles des femmes sont abondantes. *Pasta, Smellie*, les évaluent à cinq onces dans les régions de la Haute-Allemagne et de l'Angleterre ; tandis que dans les contrées méridionales, elles s'élèvent de seize à vingt onces. Des observateurs rapportent que les Européennes transportées à Batavia y périssent presque toutes d'une menstruation excessive. Mais outre le climat, le genre de vie influe beaucoup sur cette excrétion. Elle est plus abondante chez les femmes des villes, qui traînent une vie nonchalante au milieu des plaisirs, que chez la pauvre habitante des campagnes, qui se livre à des travaux pénibles.

Une femme qui ne paie pas ce tribut est-elle privée pour jamais du bonheur d'être mère ? Les auteurs en citent quelques-unes qui étaient fécondes malgré cela ; on en a même vu qui n'étaient réglées que pendant leur grossesse ; mais ces exemples sont rares, et celles qui ne le sont pas sont presque toujours stériles.

Passons maintenant à l'écoulement des menstrues.

1°. Le sang des menstrues peut s'écouler au-dehors sans accidens,

2°. Ou un obstacle mécanique le retient dans l'utérus,

3°. Ou il prend une voie insolite,

4°. Ou enfin il n'a lieu par aucune voie.

1°. Si le sang des règles coule avec facilité, on n'observe en général aucun symptôme grave ; au contraire, souvent on a vu des phthisies les mieux caractérisées cesser de faire des ravages sitôt l'apparition des règles, et reprendre ensuite leur marche après leur cessation ; souvent aussi des maladies aiguës ont perdu leur gravité et ont cessé de la sorte ; mais souvent cet écoulement peut se prolonger et causer une véritable métrorrhagie, qui peut, dans certains cas, devenir ef-

frayante. On doit, en général, ne pas s'opposer aux flux du sang, à moins que la faiblesse de la femme ne fasse craindre un état d'anémie, d'où il serait souvent difficile de la tirer. La nature, sage, emploie souvent ce moyen pour éviter une explosion plus funeste; mais si l'hémorrhagie menaçait la vie de la malade, le repos le plus absolu, la position horizontale sur un lit dur, l'usage des boissons acidulées et astringentes, et la diète, seraient indiqués. Quelquefois une petite saignée du bras a semblé utile. *Stoll* a employé l'ipécacuanha à dose vomitive avec le plus grand succès.

2°. Un obstacle mécanique congénial ou accidentel peut s'opposer à la sortie du sang des règles; le sang s'accumule dans l'intérieur des organes de la génération : il en résulte des accidens plus ou moins graves, que nous décrirons plus bas. Cet obstacle peut tenir à l'absence du vagin, quoique l'utérus existe, à l'adhésion de ses parois, à celle des petites ou des grandes lèvres, à l'imperforation de l'utérus, ou à une disposition particulière de l'hymen, qui bouche l'entrée du vagin. Dans ces différens cas, le sang s'accumule dans l'utérus; il en résulte des symptômes plus ou moins graves, qui ont la plus grande ressemblance avec la grossesse. La femme éprouve alors des nausées, des vomissemens, le pica, la perte de l'appétit, des borborygmes, des coliques, des spasmes, des convulsions et le gonflement des seins. Si le liquide que contient l'utérus ne se fait pas jour au-dehors, le ventre grossit, et l'on a souvent, méconnaissant la cause, accusé l'innocence. On a remarqué que les mamelles se gonflaient dans l'un et l'autre cas; mais avec cette différence que dans la grossesse cela n'avait lieu que dans les deux ou trois premiers mois; tandis que dans la rétention des règles ce phénomène se manifeste dès le premier mois de l'invasion de la maladie. Dans le premier cas, les mamelles s'arrondissent de plus en plus, tandis que dans le second elles ne tardent pas long-temps à se flétrir et à s'affaisser. Dans la grossesse, le ventre est plus régulièrement tendu que dans la rétention des règles; dans ce dernier cas, on distingue une espèce de zone transversale. Le toucher peut ensuite aider au diagnostic. Le doigt introduit dans le va-

gin lorsqu'il existe, et dans le rectum quand il n'existe pas, sent la tumeur formée par l'utérus. Si l'on méconnaît la maladie, il peut en résulter les conséquences les plus graves, la mort en est le plus souvent le résultat. Le sang qui s'accumule dans l'utérus forme une tumeur dure, qui comprime la vessie et le rectum ; de là des rétentions d'urine et des constipations opiniâtres. Mais ce n'est pas tout : des accidens plus graves peuvent se manifester, et donner lieu à la mort. Le sang, après avoir distendu l'utérus, pénètre dans les trompes, qu'il distend aussi ; elles se rompent, et il en résulte des péritonites, qui ne tardent pas à être mortelles. Il est arrivé quelquefois que la matrice se rompant à côté de la vessie, les matières qu'elle contenait se sont fait jour au dedans ; les malades ont paru d'abord soulagées, mais l'urine ayant reflué dans la matrice, la mort n'a pas moins eu lieu.

3°. Toutes les fois qu'il y a absence de vagin dans les cas de rétention des règles, le prognostic est constamment fâcheux. La vessie étant accolée au rectum, l'un ou l'autre a été ouvert. Mais quand il y a imperforation de la vulve, et que le vagin existe, ce que l'on reconnaît en introduisant le doigt dans le rectum, on sent une tumeur entre lui et la vessie qui se prolonge du côté de la vulve : on doit alors opérer pour donner issue au liquide. Pour cela, on fait une incision d'un pouce et demi à deux pouces dans le sens des grandes lèvres ; il en sort un liquide poisseux, sanguinolent, d'une fétidité repoussante, et tous les accidens cessent ; on met ensuite une mèche de charpie enduite de cérat dans la solution de continuité pour s'opposer à la réunion des bords de la plaie ; s'il survient des accidens inflammatoires, on a recours aux antiphlogistiques.

4°. Quand c'est la membrane hymen qui bouche l'entrée du vagin, de manière à retenir le sang des règles, le diagnostic est plus facile. Le doigt introduit dans la vulve, on sent la fluctuation à travers cette membrane. Cela reconnu, il faut donner issue au liquide. Pour cela, on prend un bistouri à lame étroite, et l'on fait une incision cruciale à cette membrane : les matières s'écoulent, et les malades sont promptement soulagées. L'on fait ensuite des injections émol-

lientes; l'on met une tente enduite de cérat dans le vagin, pour s'opposer à l'agglutination des lambaux de l'hymen. S'il survient quelque inflammation, on a recours, comme nous l'avons déjà dit, aux antiphlogistiques, aux saignées générales et locales, aux bains et aux fomentations émollientes, etc.

5°. Il peut arriver que l'utérus soit imperforé à cause de l'adhésion des lèvres de son col. Les mêmes symptômes que ceux que nous avons décrits se manifestent; mais l'opération a plus de danger dans ses suites. Pour opérer, on se sert d'un bistouri étroit, garni d'un linge jusqu'à un demi-pouce de sa pointe, et l'on fait une incision au col de l'utérus dans la direction de ses lèvres. L'on fait ensuite des injections, et l'on a recours à la mèche de charpie, comme nous l'avons déjà dit; puis aux antiphlogistiques pour les inflammations, qui toujours en sont les suites. *Bénévoli* pratiqua avec succès cette opération dans un cas semblable. En général, les suites sont presque toujours funestes. M. *Dupuytren* fait remarquer que, dans un semblable cas, l'opération n'est pas d'une exécution fort difficile, parce que le sang accumulé dans la cavité de la matrice lui sert de guide. Mais ce qui est spécialement à craindre, dit cet habile chirurgien, c'est l'inflammation de la matrice, causée soit par l'affaissement brusque de ces parties, soit par l'action de l'air, qui pénètre dans sa cavité; aussi recommande-t-il les antiphlogistiques les plus actifs, entre autres les bains tièdes continuels.

6°. Il peut arriver que la maladie soit causée par l'adhésion des parois même du vagin. Les suites de l'opération sont des plus graves, et l'opération très-difficile, surtout si cette adhésion a lieu dans une très-grande étendue du canal. Pour arriver au lieu où est contenu le sang, il faut traverser une épaisseur de parties très-considérables, et l'on peut perforer le rectum ou la vessie. M. *J. Cloquet* cite (Dict. de méd., 21e. vol.) l'observation que *Dehaen* rapporte dans la sixième partie de son ouvrage de *Ratio medendi*, d'une demoiselle de vingt-quatre ans qui, après avoir essayé sans succès depuis huit ans les remèdes les plus propres à provoquer l'écoulement des

menstrues, avait le ventre extrêmement gonflé et dur. Une zone transversale se faisait remarquer à la hauteur du nombril. L'on s'aperçut enfin que l'imperforation du vagin était la seule cause de tous les accidens que la malade avait éprouvés. On fit une incison, qui permit de porter le doigt dans un grand espace vide, ce qui donna lieu à l'écoulement d'une grande quantité de sang. On croyait avoir pénétré dans le vagin; mais la malade étant morte trois jours après, on s'aperçut, à l'ouverture de son corps, que le lieu où l'on avait introduit le doigt, loin d'être le vagin, comme on l'avait cru, était la vessie. Le vagin se terminait, dans sa partie supérieure, par un corps d'un pouce de diamètre et d'un pouce d'épaisseur. Les trompes et la matrice étaient dilatées d'une manière extraordinaire, et remplies d'une sanie d'une couleur brune noirâtre, qui avait pénétré dans l'abdomen par une crevasse qui s'était faite aux trompes. Les ovaires étaient dans l'état naturel. *Dehaen* pense que, dans un semblable cas, pour éviter l'ouverture du rectum ou de la vessie, il ne faudrait faire à la membrane qui bouche le vagin qu'une seule incision oblique, suivant le conseil qui en a été donné par *Job* à *Meeckren*.

Mais, dans d'autres cas, il peut se faire que le vagin et l'utérus soient simultanément imperforé; mais dans tous les cas rapportés par les auteurs, qu'on n'ait ou qu'on n'ait pas opéré, les suites ont été constamment mortelles. Dans ce cas doit-on opérer? Les uns penchent pour l'opération, les autres pour un traitement palliatif.

Il peut se faire que, sans vice de conformation, les règles n'aient pas lieu; il peut en résulter des hémorrhagies supplémentaires par une des parties du corps quelconque. On a donné à ce phénomène le nom de *déviation des menstrues*. On a vu, dans ce cas, des hémorrhagies avoir lieu par le nez, les oreilles, la vessie, les mamelles, l'extrémité des doigts, l'angle interne de l'œil, les joues, le sommet de la tête, et par les membranes muqueuses de l'estomac et du canal intestinal. On a vu même d'anciens ulcères s'ouvrir et se fermer à chaque époque menstruelle. *Bald-Ransœus* rapporte qu'une femme de Furnes s'étant fait arracher une dent, ses règles furent supprimées;

il s'établit par l'alvéole de cette dent un écoulement de sang qui se renouvelait tous les mois à l'époque menstruelle. Ces hémorrhagies ne sont pas également fréquentes : ce sont les membranes muqueuses qui en sont le plus souvent le siége. Comment expliquer maintenant cette déviation? M. le professeur *Desormeaux* l'explique ainsi (Dict. de méd., 21^e^. vol.) : « Il paraîtrait évident que la fluxion sanguine qui est la cause de cette éruption éprouve une véritable déviation vers quelque point du corps disposé à la recevoir ou à l'attirer, soit par l'habitude des hémorrhagies qui s'y sont établies, soit par une maladie locale. » Le prognostic, en général, n'est pas fâcheux, et varie selon le lieu de l'hémorrhagie. Quelquefois ce phénomène est précédé d'un ensemble de symptômes qui indiquent une congestion sanguine vers un organe ; mais ce n'est pas le plus ordinaire ; souvent les malades ne s'en aperçoivent pas, ou finissent par ne plus s'en apercevoir par l'habitude. *Pinel* a rangé ces sortes d'hémorrhagies parmi les hémorrhagies passives. Le traitement consiste à rappeler les règles : nous en parlerons à l'article *Dysménorrhée.*

Dysménorrhée.

Souvent les règles ne peuvent s'établir, quoiqu'il n'y ait aucun vice apparent dans la conformation des parties, ni déviation. On a attribué cette maladie à un vice de la constitution, à la trop grande densité des vaisseaux de l'utérus, ou à leur trop grande lâcheté ; d'autres à son excès ou à son défaut de sensibilité, et enfin d'autres à l'affaiblissement de la constitution par des affections morales ou par des maladies antérieures. Mais si la faiblesse de la constitution paraît en être la cause chez certaines femmes, d'autres d'une constitution plus forte n'en sont pas pour cela exemptes. Aussi faut-il avouer que, dans le plus grand nombre des cas, les causes nous sont absolument inconnues.

Symptômes. Les malades éprouvent d'abord des lassitudes spontanées dans les membres, des vertiges, des céphalalgies, des frissons,

de l'oppression, de la toux, de la difficulté à respirer, des coliques nerveuses et inflammatoires ; le ventre devient douloureux ; des nausées, des vomissemens accompagnés de lipothymies se manifestent. Souvent tous les symptômes de la chlorose se déclarent ; la peau devient d'un blanc de cire ; les paupières deviennent livides et se tuméfient ; les chairs molles, la peau sèche et terne ; l'appétit est dépravé ; tout exercice devient fatiguant ; il survient des cardialgies, et enfin paraît le cortége varié des maladies nerveuses : telles que l'hystérie, l'hypochondrie, l'épilepsie, etc. A toutes ces maladies se joignent des phlegmasies variées du canal intestinal ; des affections organiques surviennent, et la fièvre hectique vient terminer la scène. A l'ouverture des cadavres, on trouve des lésions extrêmement variées ; tantôt des tumeurs dans les ovaires, tantôt des tubercules dans les poumons, et enfin des épanchemens variés dans les différentes cavités. Rarement on a trouvé la dégénérescence tuberculeuse et squirrheuse de la matrice. *Lieutaud* dit avoir vu dans ce cas des cadavres presque exsangsues.

Le traitement embrasse deux indications, combattre les causes, et rétablir le cours des règles. Tout ce qui peut contribuer à fortifier les malades doit être mis en usage : une nourriture succulente, un doux exercice doivent en faire la base. De tous les modificateurs externes, l'air est sans contredit le plus puissant, aussi doit-on l'approprier aux différentes indications. La malade d'un tempérament mou et lymphatique devra habiter un lieu sec, et où l'on respire un air pur ; celle chez laquelle prédomine le système nerveux habitera au contraire un lieu bas et humide ; les vêtemens devront être légers, et ne pas comprimer les organes de manière à les gêner dans leurs fonctions. On donnera des boissons légèrement stimulantes aux femmes d'un tempérament lymphatique, dont la constitution sera affaiblie par des maladies antérieures.

L'équitation est sans contredit un des exercices les plus utiles, lorsqu'il est pris avec modération, dans un air pur, et au milieu des sites variés de la campagne ; il distrait et égaie sans fatiguer. Pendant

l'été ce sera le matin, et le soir pendant l'hiver qu'on devra se livrer à cet exercice; on a remarqué qu'il agit d'une manière toute particulière sur les organes de la génération, et provoque, par les secousses qu'il imprime, les fluides à se porter vers l'utérus; il peut par ce moyen être d'une grande utilité pour rappeler les règles, aussi doit-on y avoir recours le plus souvent possible. Parmi les moyens thérapeutiques, les pédiluves sinapisés, les sangsues en petit nombre à la vulve, à l'anus, à la partie interne des cuisses seront tour à tour employés : ces moyens d'ailleurs seront modifiés selon les tempéramens. Si c'est le tempérament nerveux qui prédomine, on aura recours aux boissons mucilagineuses, aux bains tièdes; on pourra même y joindre les antispasmodiques avec avantage. Si au contraire la femme et d'un tempérament lymphatique, les toniques légèrement stimulans, les préparations martiales, le vin chalibé, le quinquina, les amers aromatiques, les infusions d'armoise, de camomille; les eaux sulfureuses et ferrugineuses seront des moyens qui devront tour à tour être employés. On a tiré de grands avantages de l'assa-fœtida, de l'aloès et des fumigations aromatiques dans le vagin. Souvent la cause de la maladie existe dans un amour violent, dans des inclinations contrariées; c'est aux parens alors à agir sur le principe du mal, en couronnant les vœux de leurs enfans : c'est le meilleur moyen thérapeutique, et c'est celui que recommande *Hippocrate* dans des cas semblables.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Sect.* 5, *aph.* 32.

II.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Ibid.*, *aph.* 33.

III.

Cum morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

IV.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Ibid.*, *aph.* 46.

V.

Impura corpora quò magis nutriveris, eò magis lædes. *Sect.* 2, *aph.* 10.

VI.

A plagâ in caput, stupor, aut delirum, malum. *Ibid.*, *aph.* 14.